



**BARRY  
LOPEZ**  
RÊVES  
ARCTIQUES



Gallmeister





Barry Lopez

RÊVES  
ARCTIQUES

Imagination et désir dans un paysage nordique

Traduit de l'américain  
par Dominique Letellier



Gallmeister

TOTEM n°193

*Titre original*: ARCTIC DREAMS : IMAGINATION AND DESIRE  
IN A NORTHERN LANDSCAPE

Copyright © 1986 by Barry Holstun Lopez  
First published in the United States by Charles Scribner's Sons  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2014, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la présente édition

EPDF ISBN 978-2-404-01559-0

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Sam Ward

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

*Pour Sandra*



Le paysage communique une impression de permanence absolue. Il n'est pas hostile. Il est simplement là, vierge, silencieux et achevé. C'est un désert, mais l'absence même de toute trace humaine vous donne le sentiment que vous comprenez cette terre et pourrez y trouver votre place.

EDMUND CARPENTER

Tout homme, une fois dans sa vie, devrait concentrer son esprit sur la terre dont il porte en lui le souvenir. Il devrait s'abandonner à la réminiscence de tel paysage qui tient une place privilégiée dans son expérience, et le considérer sous autant d'angles qu'il lui sera possible, en laissant son regard s'attarder et s'étonner. Il devrait imaginer qu'il touche ce paysage de ses mains à chaque saison, et qu'il écoute les bruits qui s'y font entendre.

Il devrait imaginer les créatures qui y vivent et les moindres souffles du vent. Il devrait se remémorer la clarté de la lune, et les couleurs de l'aube et du crépuscule sur cette terre.

N. SCOTT MOMADAY





## Note de l'auteur

LES noms scientifiques des animaux et des plantes nordiques ainsi que les coordonnées géographiques des lieux cités sont indiqués en annexe. On trouvera des informations bibliographiques dans le cours du texte, en bas de page ou dans les notes ainsi que dans une bibliographie spécialisée en fin de volume. Les planches de la section cartographique sont géographiquement exactes. En revanche, les cartes insérées dans le texte ne sont généralement que des schémas simplifiés dont l'échelle n'est pas scrupuleusement respectée. Les termes esquimaux, quand on ne signale pas une autre origine, proviennent de dialectes inuktituts parlés dans l'Arctique canadien de l'Est. Les mots esquimaux qui sont entrés dans le langage plus ou moins courant, comme igloo, kayak ou même aglou ne sont pas en italique.



## Préface

**S'**IL est le fruit d'un intérêt de longue date pour l'Arctique, ce livre trouve plus précisément ses origines dans deux moments privilégiés.

Un soir d'été, avec un ami, j'ai établi mon camp dans l'ouest de la chaîne Brooks, en Alaska. Depuis le faite de la colline où nous avons planté la tente, nous surplombons des dizaines de kilomètres carrés de la toundra qui forme le sud des terres où les hardes de caribous de l'Arctique occidental viennent mettre bas leurs petits. Depuis quelques jours, nous avons rencontré non seulement les caribous et les loups que nous sommes venus étudier, mais aussi des gloutons et des renards communs, des spermophiles, des courlis aux pattes graciles et des grands labbes agressifs, et tous nous dévoilent leurs vies obscures. Une nuit, nous observons avec angoisse un jeune grizzly qui tente de pénétrer dans une tanière gardée par un jeune loup et où s'abrite toute une portée de louveteaux. L'ours finit par renoncer et passe son chemin. Nous voyons des harfangs des neiges et des buses pattues en train de chasser, et des troupeaux de caribous inondant la vallée comme une fumée.

Le soir auquel je pense, le vent souffle sur Ilingnorak Ridge, et il fait froid, mais le soleil de la nuit, aussi petit qu'un cerf-volant dans le ciel septentrional, diffuse une telle énergie que je le sens brûler mes pommettes. C'est ce soir-là que je pars me promener pour la première fois parmi les oiseaux de la toundra. Ils construisent tous leurs nids sur le sol, si bien qu'ils sont extrêmement vulnérables. Je me penche sur une alouette hausse-col pas plus grosse que mon poing, et elle me regarde droit dans les yeux, aussi résolue que si elle était en acier trempé. À mon approche, les pluviers bronzés abandonnent leurs nids dans une débandade hystérique, feignant avec beaucoup de réalisme d'avoir une aile cassée pour détourner mon attention des coupelles

d'herbe tressée où ils ont déposé leurs œufs pâles, aux taches sombres. Les œufs irradient une lumière douce et pure, comme celle qui filtre à travers une fenêtre dans les toiles de Vermeer. J'admire cette beauté intense et concentrée sur la vaste surface de la plaine. Plus loin, je trouve des bruants lapons immobiles comme des pierres dans leurs nids, les yeux noirs luisants. Je m'arrête devant le nid de deux harfangs des neiges. Ce sont des oiseaux beaucoup plus impressionnants que les pluviers. Je reste là sans bouger. La lueur sauvage s'estompe dans leurs yeux. L'un des harfangs se réinstalle lentement sur ses trois œufs tout en conservant comme une aura de vigilance primitive. L'autre me surveille et plonge immédiatement son regard dans le mien dès que je tente de bouger.

C'est au cours de cette promenade nocturne que je prends l'habitude de me pencher. Je m'incline légèrement, les mains dans les poches, vers ces oiseaux et les vies qui se forment dans leurs nids – à cause de leur fécondité, inattendue dans des régions aussi reculées, à cause aussi de la lumière sereine de l'Arctique qui descend sur la terre comme un souffle, comme une respiration.

Je me souviens de cette nuit-là, des vies sauvages, des vies de dévouement des oiseaux, et de la désinvolture avec laquelle une petite bande de caribous traverse la Kokolik River vers le nord-ouest. Cela ne prend que quelques instants. Ils caracolent comme des juments sauvages, éclaboussant de grandes gerbes d'eau le soleil couchant, puis s'ébrouent sur l'autre rive tels des chiens géants, et un nuage de gouttelettes les enrobe comme un scintillement de paillettes de mica.

Je me souviens de la pression de la lumière contre mon visage, de l'espièglerie explosive des jeunes dans les paisibles hardes de caribous et de la chaude intensité de ces œufs couvés par des oiseaux au regard résolu. Jusqu'à ce moment où le soleil brille au milieu de la nuit, me forçant à rompre avec mes perceptions habituelles, je n'avais jamais compris combien la lueur du soleil peut être bienfaisante, clémente, compatissante, dans un pays qui porte tant de marques, et si éloquente, d'un hiver défiant les siècles.

Ces jours d'été, sur Ilingnorak Ridge, ne connaissent pas de nuit sombre. L'obscurité ne vient jamais. Les oiseaux sont nés. Ils grandissent et s'envolent vers le sud, sur les traces des caribous.

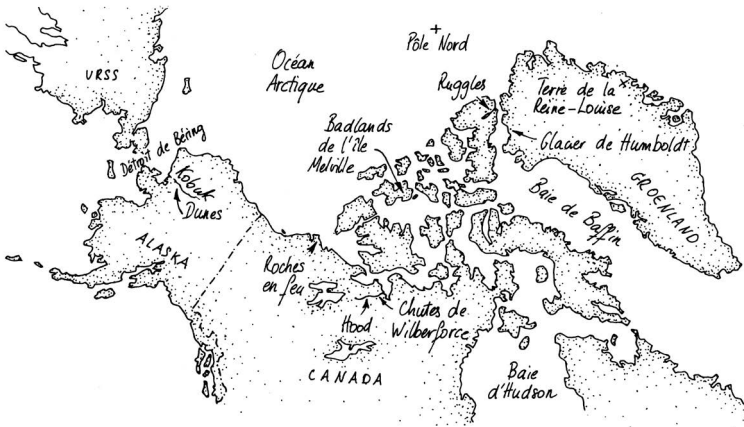
Le second moment est beaucoup plus fugitif. C'est la nuit et la voiture longe un cimetière à Kalazoo, dans le Michigan. Une des pierres tombales indique la sépulture d'Edward Israel, un jeune homme timide qui fit voile vers le nord en 1881 avec le lieutenant Adolphus Greely. Greely et ses hommes avaient établi un camp de base sur l'île d'Ellesmere, à quelque 700 kilomètres du pôle Nord, et ils explorèrent les territoires environnants au printemps 1882. Cet été-là, l'expédition de ravitaillement prévue ne parvint pas à les atteindre. Elle échoua également l'été suivant. Sans autre solution pour survivre, Greely et ses 24 compagnons se mirent en marche vers le sud en 1884, espérant rencontrer une équipe de secours. Ils passèrent l'hiver au cap Sabine, sur l'île d'Ellesmere, où 16 hommes moururent de faim et de scorbut. Un autre se suicida, et Greely en fit fusiller un autre encore qui avait volé de la nourriture. Israel, l'astronome de l'expédition, mourut le 27 mai 1884, trois semaines avant l'arrivée des secours. Les survivants racontèrent qu'il était le plus agréable et le plus sympathique de l'expédition.

Je me souviens avoir regardé par la vitre arrière de la voiture le soir qui tombait sur la tombe d'Israel. Qu'espérait-il trouver ? Qu'imaginait-il du pays qui s'étendait là-bas, en cette lumineuse matinée de juin 1881, quand le *Proteus* largua les amarres dans le port de Saint-Jean, à Terre-Neuve ?

Personne ne le sait, naturellement. Il était poussé par les obsessions de sa propre imagination, tout comme John Davis et William Baffin avant lui, tout comme Robert Peary et Vilhjalmur Stefansson après lui. Peut-être voulait-il imprimer sa marque de scientifique à ce paysage de l'Arctique, s'y armer de résolution, et revenir chez lui, comme Darwin, pour y mener une vie calme et contemplative au milieu des riches terres du sud du Michigan ? Peut-être avait-il simplement soif d'insolite ? Tout ce que nous pouvons imaginer, c'est qu'il désirait quelque chose, qu'il désirait assouvir un rêve personnel et secret auquel il sacrifia sa vie.

Israel fut enterré, accompagné d'une grande tristesse populaire et de beaucoup de rhétorique patriotique. Sur sa pierre tombale, on peut lire :

IL VÉCUT EN VÉRITABLE ENFANT DE DIEU  
IL MOURUT EN HÉROS



Au cours des quatre ou cinq années que j'ai passées à parcourir l'Arctique, ces deux moments ont souvent occupé mes pensées. L'un, atemporel et lumineux, évoquait une innocence sublime, la beauté innée d'une relation paisible. L'autre, écho d'un rêve qui tourna au cauchemar, rappelait la longue lutte, tant mentale que physique, de l'homme qui veut se mesurer au Grand Nord. Pendant mes voyages, j'en suis venu à penser que les désirs et les aspirations des êtres faisaient partie de cette terre tout autant que le vent, les animaux solitaires, les champs éclatants de pierres et de toundra. J'en suis venu à penser, aussi bien, que cette terre poursuivait une existence parfaitement indépendante de la nôtre.

Physiquement, le paysage surprend toujours par sa capacité à transcender tout ce à quoi nous voulons le réduire. Ce qu'il exprime est aussi subtil que le cours des pensées, et beaucoup plus vaste que notre entendement. Pourtant, l'appréhender reste possible. L'esprit curieux et analytique détaille un paysage, puis en rassemble les fragments – le balancement d'une fleur, la couleur du ciel nocturne, le murmure d'un animal – pour en concevoir la géographie. Dans le même temps, l'esprit tente d'y trouver sa place, de découvrir un moyen de dissiper sa propre sensation d'éloignement.

La zone de l'Arctique à laquelle je me suis attaché s'étend du détroit de Béring, à l'ouest, au détroit de Davis, à l'est. Elle comprend

de grandes étendues ininterrompues de neige et de glace qui, en été, deviennent des plaines d'eau libre, et l'immensité de la toundra, une île fauve sous le ciel. Mais les paysages surprenants et fascinants ne manquent pas. Les chutes de Wilberforce, sur la Hood River, dévalent soudain de 50 mètres dans un canyon sauvage, au milieu de la toundra canadienne, et leur grondement s'entend à des kilomètres à la ronde. Le glacier de Humboldt, gigantesque masse de glace de 80 kilomètres de long provenant de la frange du Groenland, largue ses icebergs dans le bassin de Kane avec une force gargantuesque et implacable. Les badlands du centre-est de l'île Melville, désert érodé tout en orange, jaune éteint et rouge, rappellent les canyons et les arroyos du sud de l'Utah. On trouve des lieux plus étranges encore, comme la Ruggles River, qui naît du lac Hazen, sur l'île d'Ellesmere, et coule en hiver pendant 600 mètres à travers des ténèbres dignes du Styx, enveloppée de buée glacée, avant de disparaître sous ses propres eaux gelées. Au sud du cap Bathurst et à l'ouest de la Horton River, dans les Territoires du Nord-Ouest, du schiste bitumineux en fusion, brûlant sous terre depuis des centaines d'années, fait ressembler les collines côtières à de vastes monticules fumants, à des crassiers industriels. Au sud du cours moyen de la Kobuk River, une dune de 30 mètres s'élève au-dessus de kilomètres de sables mouvants. À l'est du Groenland, entourée par la muraille de l'inlandsis, s'étend la terre de la Reine-Louise, une oasis arctique, vallée d'herbe grasse où des fleurs sauvages poussent tout l'été.

Dans son ensemble, l'Arctique présente toutes les caractéristiques d'un paysage désertique, disponible, équilibré, vaste et calme. Dans les îles de la Reine-Élisabeth, où les plaines bien irriguées de la toundra et les marais plus courants dans le Sud cèdent la place à des étendues de rochers effrités et de graviers, la désolation des lieux semble plus totale encore. Sur la terre de Baffin et l'île d'Ellesmere, ainsi que dans le nord de l'Alaska, les chaînes montagneuses aux crêtes acérées, qui restent si distantes même quand leurs sommets vous entourent, parachèvent l'impression tenace d'austérité que donne l'Arctique. La monotonie apparente du pays est cependant rompue par les systèmes climatiques qui le parcourent et par l'activité des animaux, en particulier celle des oiseaux et des caribous. Comme l'essentiel du pays est ouvert au regard, et comme les rayons solaires, traversant un air pur de toute poussière,

découpent les reliefs avec une précision peu commune, les animaux vivent sous vos yeux, et leur présence s'impose.

À l'instar d'autres paysages qui paraissent tout d'abord désolés, la toundra arctique peut s'ouvrir soudain, comme la corolle d'une fleur, quand on cherche à pénétrer son intimité. On commence alors à remarquer, par exemple, des taches lumineuses – rouges, orange ou vertes dans la brune monotonie des touffes d'herbe de la toundra. Une araignée-loup guette un coléoptère luisant. Un lambeau de la toison d'un bœuf musqué repose, inerte, sur les fleurs mauves d'une saxifrage. Quand le naturaliste danois Alwin Pederson arriva sur la côte nord-ouest du Groenland, il écrivit : "Je dois admettre que j'éprouve des sentiments étranges face à ce désert de pierres abandonné des dieux." Avant de repartir, il évoquait cependant les bœufs musqués paissant, sur la terre de Jameson, une herbe luxuriante, plus haute que les bêtes elles-mêmes, et la puissante beauté des *nunataks*, ces flèches rocheuses datant du Pléistocène qui percent le paysage serein de l'inlandsis groenlandais. Comme Pederson, j'eus la surprise de trouver, en me baissant pour ramasser une côte gracile de lièvre arctique, le cocon soyeux d'une chenille.

La richesse biologique de la toundra écarte tout sentiment de vide et son analogie avec une scène de théâtre prédispose au spectacle d'événements qui surviendront inéluctablement. Quand on se promène en été, l'air balayé par les vents paraît d'une impalpable pureté. À tout moment, on rencontre une preuve isolée et succincte de vie : traces d'animaux, pelote de réjection montrant les restes d'un lagopède près du perchoir d'une chouette, bosquet de saules barren-grounds presque totalement dénudé de ses feuilles par les lièvres arctiques. Vous bénéficiez de la compagnie des oiseaux qui vous suivent. (Ils savent que vous êtes un animal ; tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, vous leur donnerez l'occasion de se nourrir.) Les bécasseaux se dispersent à votre approche en criant *tuituek*, et c'est leur nom esquimau. Au bruit que vous provoquez en descendant maladroitement une pente couverte d'éboulis de pierre à chaux fendue par le gel, et qui rappelle le tintement d'un lustre en cristal, un grizzly, au loin, se dresse sur ses pattes arrière pour vous regarder, les paumes en forme de coupelle de ses pattes avant immobiles, dans une attitude tellement humaine que vous en restez pantois.



Vous avez des chances de trouver, surtout dans l'Arctique de l'Ouest, une défense de mammouth rejetée dans une crique ou, dans l'Est, le cercle de pierres disposé par un chasseur il y a 1500 ans pour retenir les bords de sa tente de peaux. Ces camps du Dorset, situés le long des côtes où les habitants de l'Arctique voyagent depuis quatre millénaires, sont le rappel poignant de l'éternelle opiniâtreté de l'homme. Plus rarement, on découvre les imposantes fondations de pierre d'une grande maison abandonnée au XII<sup>e</sup> siècle par les autochtones de la culture de Thulé. (L'air froid et sec de l'Arctique pourrait bien avoir préservé les restes – et jusqu'à l'odeur – d'un phoque marbré tué et mangé par ces gens il y a 800 ans.) Mais on retrouve plus couramment les traces d'un campement du XX<sup>e</sup> siècle, objets beaucoup moins évocateurs qu'un morceau d'os de caribou ou de bois travaillé, ou qu'une peau multicolore abandonnés sur un site du Dorset ou de Thulé, mais qui se désintègrent aussi lentement : boîtes rouges de tabac Prince Albert, boîtes de lait en poudre et flacons de sirop d'érable Log Cabin. Dans les camps les plus récents, on retrouve des piles de torches électriques, réunies dans un trou comme des excréments d'animaux, et une stupéfiante variété de munitions usagées pour carabines ou fusils.

Quelle que soit l'origine de ces vestiges, détachez-en vos yeux et regardez vers l'horizon. Aussi loin que porte le regard, le pays impose son autorité harmonieuse, la force indestructible de son histoire naturelle à laquelle ces camps se sont tellement incorporés. Mais les traces les plus récentes suscitent en nous une vague gêne. Elles ne procèdent pas clairement de cette terre. On ne parvient pas à se persuader qu'elles font partie de l'histoire naturelle de la région.

DE nos jours, il est difficile de parcourir l'Arctique sans être frappé par l'évidence d'un changement récent. Nouveaux outils et nouveau mode de vie pour les autochtones, ce que l'on trouve dans les camps modernes le long de la côte souligne l'arrivée soudaine d'une technologie étrangère. Au début, l'adaptation à cette transformation était assez simple, mais le rythme du processus ne cesse de s'accélérer. À l'heure actuelle, les adaptations nécessaires sont confondantes, et les nouveaux outils s'accompagnent d'ensembles de croyances encore plus

complexes. La culture indigène de l'île Saint-Laurent au Groenland se trouve soumise à une réorganisation économique rapide et à des réajustements sociaux profondément perturbants. Récemment, par exemple, un savant écrivait dans un article sur les habitants de l'île Nunivak que le passage d'une nourriture traditionnelle à une nourriture achetée en magasin (avec toutes les complications que cela implique sur le plan nutritionnel et social) progresse à un rythme tel qu'il est impossible de l'évaluer: "Au moment où cet article sera publié, dit-il, la plupart des informations qu'il contient n'auront plus qu'une valeur historique."

À la suite de la découverte de gisements de pétrole dans la baie de Prudhoe, en Alaska, en 1968, les bouleversements industriels n'ont pas épargné l'Arctique: oléoduc de 1300 kilomètres à travers l'Alaska, récemment prolongé jusqu'à la Kuparuk River; campements d'exploration des gisements sur l'île Melville, au Canada, et sur la péninsule de Tuktoyaktuk; immenses exploitations minières de plomb et de zinc au nord de la terre de Baffin et sur l'île Petite-Cornwallis; ouverture de centaines de kilomètres de routes; augmentation du trafic maritime, aérien et routier. Le climat habituellement violent et imprévisible de la région, le froid extrême et les longues périodes d'obscurité, les grandes distances à parcourir pour approvisionner les dépôts, le problème que pose la stabilisation de structures permanentes sur la glace (qui fond et se déplace selon ses caprices), ont porté le coût de ces opérations à des sommes astronomiques. Au Canada, on ne peut même pas les envisager sans une aide massive du gouvernement fédéral.

Simple succession de points et de lignes sur la carte, ces modifications récentes ne semblent guère importantes. Mais les vagues qui se forment là atteignent les implantations et les villages dans le Nord, et leurs effets économiques, psychologiques et sociaux sont très profonds. Le succès de ces opérations – bien que marginal et souvent artificiel – encourage l'élaboration d'autres projets de développement\*. Ce qui inquiète le plus les habitants de la région, c'est la concentration de plus en plus fréquente du pouvoir entre les mains de gens qui disposent d'énormes

---

\* Pour un résumé des problèmes spécifiques de l'Arctique, voir la note 1.

ressources économiques, mais d'un piètre sens de la géographie de la région. Un homme de Tuktoyaktuk, un village proche de l'embouchure de la Mackenzie River, m'a raconté une anecdote lourde de sens. Dans les années 1950, il parcourait régulièrement la côte en traîneau à chiens. Quand une station radar du système d'alerte avancée DEW s'implanta sur sa route habituelle, il décida de s'arrêter pour voir de quoi il s'agissait. Les militaires l'accueillirent non comme un simple voisin, mais comme un personnage sorti tout droit de la légende polaire. Ils offrirent avec enthousiasme des piles de steaks à ses chiens. Chaque fois qu'il passait par là, les militaires lui donnaient de grandes bourrades dans le dos et nourrissaient ses chiens avec des steaks. Leurs largesses lui semblèrent tellement curieuses, et ses rapports avec eux tellement irréalistes, qu'il cessa de venir. Pourtant, pendant des mois, il eut d'énormes difficultés à contrôler ses chiens chaque fois qu'il approchait de l'endroit.

Le bouleversement en cours est évident pour qui traverse les villages, ou même parcourt les terres inhabitées, et le déchire. L'atmosphère déprimante qu'il engendre – parce qu'une si grande part de ce qui le compose semble avoir été imposée au pays avec une totale insouciance, comme une invasion brutale – peut conduire au désespoir. Comme tous les explorateurs, j'ai réfléchi à ces problèmes. Mais la présence intense de cette terre, le simple poids dont elle pèse sur mes sensations m'ont le plus souvent écarté des interrogations contemporaines. Qu'est-ce qui me faisait me pencher sur une alouette hausse-col? Comment les gens imaginent-ils les paysages dans lesquels ils se trouvent? Comment le pays façonne-t-il l'imagination de ceux qui y demeurent? Comment notre désir lui-même, le désir de comprendre, modèlent-ils notre connaissance? Ces questions me semblaient plonger plus au fond des choses que les problèmes du siècle, me semblaient préliminaires à toute discussion de ces questions.

En quête de réponses, j'ai dans mes voyages côtoyé des gens qui se trouvaient dans des dispositions différentes. Des Esquimaux qui chassent le narval au large des côtes nord de la terre de Baffin et le morse dans la mer de Béring. Des spécialistes d'écologie marine qui surveillent des centaines de kilomètres de côtes. Des peintres paysagistes dans l'archipel canadien. De rudes gaillards qui forent la glace à la recherche de pétrole, en plein hiver, en plein vent, par

des températures de  $-35^{\circ}\text{C}$ . Et l'équipage cosmopolite d'un cargo qui longeait la côte ouest du Groenland avant de s'engager dans le passage du Nord-Ouest. Chacun jugeait le pays différemment. Le vide apparent de la toundra qui s'étend comme un mirage chatoyant dans l'océan glacial Arctique ; la voûte bleu nuit du ciel d'hiver, beauté froide à laquelle ses étoiles scintillantes donnent vie ; une harde de bœufs musqués se retournant d'un bloc en haut d'une colline pour former une ligne de défense, leur long pelage virevoltant autour d'eux comme une seule énorme vague d'eau sombre ; une veine de blende et de galène, brillante comme de petits miroirs, rayant la roche humide d'une paroi mésozoïque dans les profondeurs de l'île Petite-Cornwallis ; les gémissements et les plaintes de la mer gelée quand la croûte de l'océan se déforme et se fracasse dans l'air cristallin. Tout ce qu'est ce pays, tout ce qu'il évoque, sa signification élémentaire aussi bien que ses échos métaphoriques, a toujours été, et reste, perçu de diverses façons.

Ces visions et leur différence réduisent l'avenir de l'homme dans ce paysage nordique à de simples conjectures, et c'est là que l'on rencontre les rêves, les projections de soi et les espoirs de chacun, qu'ils soient du domaine privé, comme le désir que la joyeuse persévérance des oiseaux de l'Arctique construisant leur nid puisse inspirer un lointain ami fatigué de la vie, ou qu'ils soient magnanimes, comme le souhait que des informations scientifiques arrachées à cette terre puissent servir les hommes. Le rêve particulier de chacun est en fait l'espoir que sa propre vie n'aura pas été vécue pour rien. Mais il est un rêve beaucoup plus grand, celui d'un peuple. C'est une histoire que nous portons en nous depuis des millénaires. C'est une histoire d'opiniâtreté et d'espoir, dont découle une question : que ferons-nous de cette sagesse du passé qui pèse sur notre avenir ? C'est l'histoire d'une conversation sans âge, non seulement entre nous, sur ce que nous avons l'intention d'entreprendre ou ce que nous voulons réaliser, mais aussi avec cette terre – notre contemplation et notre admiration devant un orage sur la prairie, devant la crête découpée d'une jeune montagne ou devant l'envol soudain des canards au-dessus d'un lac isolé. Nous nous sommes raconté l'histoire de ce que nous représentons sur cette terre depuis 40 000 ans. Je crois qu'au cœur de cette histoire repose une simple et durable certitude : il est possible de vivre avec sagesse sur la Terre,

et d'y vivre bien. Il est loisible d'imaginer que, si nous considérons avec respect tout ce que porte la terre, nous nous débarrasserons de l'ignorance qui nous paralyse.

En sortant de la forêt qui marque la limite sud du Grand Nord, on laisse derrière soi les chouettes de Tengmalm serrant contre le duvet de leur poitrine, pour les dégeler, leurs proies raidies par le froid. Droit devant s'ouvre un vaste paysage sauvage que les cartes signalent par des noms frappants, étranges: Brother John Glacier et Cape White Handkerchief. Navy Board Inlet, Teddy Bear Island, Zebra Cliffs, Dexterity Fjord, Saint Patrick Canyon, Starvation Cove. Les Esquimaux chassent encore le phoque marbré dans les larges baies de Sons of the Clergy Islands et de l'île Royal Astronomical Society\*.

C'est le pays où les avions cherchent des icebergs de la taille d'une ville comme Cleveland, et où les ours polaires tombent des étoiles. C'est une région, comme le désert, où naissent les métaphores et les pressentiments. Par le simple fait de vous pencher sur le nid d'une alouette hausse-col, vous jouez votre vie, à nouveau, sur un rêve.

---

\* Respectivement, pour tous ces noms: le glacier du Frère-Jean, le cap du Mouchoir-Blanc, l'anse de Navy Board, l'île de l'Ours-en-Peluque, les collines Zébrées, le fjord de la Dextérité, le canyon Saint-Patrick, la crique de la Famine, les îles des Fils-du-Clergé et de la Société-Royale-d'Astronomie. (Note de la traductrice.)



## Prologue

### Baie de Pond, terre de Baffin

**P**AR une chaude journée de l'été 1823, le *Cumbrian*, un baleinier britannique de 360 tonnes, entrait dans les eaux de la baie de Pond (appelée maintenant Pond Inlet), en haut de la terre de Baffin, après une courte incursion plus au nord. Il avait croisé dans les eaux du détroit de Lancaster, que l'on disait riches en baleines, sans en rencontrer une seule en deux semaines de campagne. Pis encore, les quelque 40 bateaux qui, dans le même temps, avaient choisi de rester dans l'embouchure de la baie de Pond avaient réussi des pêches quasiment miraculeuses, tandis que le *Cumbrian* errait, bredouille. Le capitaine Johnson se lamentait dans son journal que "plusieurs bateaux aient capturé jusqu'à douze baleines, un ou deux en aient eu quinze, un autre ait fait le plein...".

Mais il n'eut pas à attendre longtemps. Les eaux nouvellement découvertes de l'ouest de la baie de Baffin, les eaux de l'Ouest, pullulaient d'une proie très spéciale, la baleine du Groenland. Le lendemain, le 28 juillet, les hommes du *Cumbrian* en tuèrent trois. Dans les jours qui suivirent, ils en capturèrent 12 de plus, et finalement 23 pour la saison. Le 20 août, le *Cumbrian* s'éloigna des eaux gelées et, doublant le cap Farewell, fit route vers l'Angleterre. Le lard de baleine qu'il transportait donnerait 236 tonnes d'huile avec laquelle on éclairerait les rues de la Grande-Bretagne et qui servirait à traiter la laine brute pour ses filatures. Il ramenait aussi plus de 4,5 tonnes de fanons dont on confectionnerait des "baleines" de parapluie, des stores vénitiens, des plumes pour écrire, des grillages de fenêtre et des ressorts pour l'ameublement.

Le *Cumbrian* jeta l'ancre à Hull le 26 septembre, accueilli par les acclamations de la foule. Les jeunes garçons envahirent le quai pour s'arracher les rubans aux couleurs pâlies par le soleil qui ornaient le grand mât. Les propriétaires du bateau rayonnaient de plaisir. L'année précédente, le *Cumbrian* n'avait rapporté que la moitié de ce butin, car aucun bateau n'avait réussi à briser les glaces du détroit de Davis. De plus en 1821, le *Cumbrian* était revenu avec de tristes nouvelles : trois bateaux de Hull, et au moins quatre autres, de différents ports anglais, écrasés par la glace, s'étaient perdus à jamais.

La saison de 1823 fit oublier ces mauvais souvenirs. Les eaux de l'Ouest de la baie de Pond tenaient leurs promesses. Le *Cumbrian* avait aussi rapporté des peaux et des dents de morses que les marins avaient échangées aux Esquimaux dans l'ouest du Groenland et dans le nord de la terre de Baffin. Ils avaient même plusieurs défenses de narvals. Si les prix de l'huile et des fanons de baleine se maintenaient, si plusieurs bonnes saisons se succédaient, et si Londres ne revenait pas sur la politique de soutien des prix industriels et n'abolissait pas les tarifs douaniers protectionnistes...

Les hommes du *Cumbrian* ne pensaient pas si loin. Dans les eaux de l'Ouest, ils avaient travaillé sans connaître de nuit, sautant dans les baleinières dès qu'une proie était en vue. Ils avaient dormi à même le pont et mangé irrégulièrement. Leurs journées au milieu des glaces les avaient grisés. Le temps était resté splendide ; les côtes lointaines de l'île Bylot et de la terre de Baffin, vues depuis la baie de Pond, se détachaient, brillantes dans la lumière d'un air aussi transparent que le gin, vision surnaturelle qui les emplissait d'un mélange d'incrédulité et de plaisir. La présence perpétuelle de la lumière les stimulait, et ils éprouaient une satisfaction et un sens de leur propre valeur qui venaient en partie du pénible travail qu'ils exécutaient.

L'été 1823 marqua pour les Britanniques l'apogée des années de chasse à la baleine dans l'Arctique. Dans cette période qui faisait suite aux guerres napoléoniennes, la découverte des eaux de l'Ouest arriva à un moment où le marché des produits baleiniers florissait à nouveau. Les marchands et les investisseurs de Hull et de Peterhead, de Dundee et d'Aberdeen ou de Whitby, récoltèrent un beau pactole entre 1818 et 1824. En 1825, les choses commencèrent à se gâter.



Les progrès technologiques et la politique économique de la Grande-Bretagne affaiblirent les marchés, tant intérieurs qu'étrangers, qui écoulaient l'huile et les fanons de baleine, et la perte trop fréquente et trop coûteuse de bateaux non assurés frappait durement les capitaux investis. Avec 2 000 baleines tuées dans la seule année 1823, il allait même finir par y avoir un problème de surexploitation des ressources.

L'objet de toute cette attention était une créature dont les Britanniques faisaient commerce depuis 212 ans. Ils l'avaient tout d'abord chassée dans les baies du Spitzberg et dans les eaux encombrées de glaces flottantes de la mer du Groenland, puis dans le sud du détroit de Davis, et enfin dans les eaux du Nord et les eaux de l'Ouest de la baie de Baffin. De longues lamelles bleu nuit filtrant le plancton pendaient du palais des baleines comme une sorte de rideau en forme de U, et certains des fanons mesuraient plus de cinq mètres. Le corps puissant, avec une tête massive constituant le tiers de la longueur de l'animal, était enveloppé d'une couche de lard dont l'épaisseur pouvait atteindre 50 centimètres : la proportion de lard par rapport au poids total était plus forte que pour toutes les autres espèces de baleines. Le lard d'un animal de bonne taille donnait 25 tonnes d'huile, et ses quelque 300 fanons pouvaient peser jusqu'à une tonne. La carcasse de plus de 15 mètres, dépouillée des fanons et du lard ainsi que de la queue (utilisée pour fabriquer de la colle), était abandonnée en mer et un nuage d'oiseaux marins se chargeait de la nettoyer.

Comme elle nageait lentement, flottait quand elle était morte, et fournissait une quantité très importante de fanons et d'huile, la baleine du Groenland était la meilleure de toutes, la baleine boréale, LA baleine. Plus tard, dans l'Arctique occidental, on l'appellera en anglais "baleine à tête arquée" à cause de la morphologie particulière de sa mâchoire.

Sa peau, légèrement ridée au toucher, comme du papier grossier, est d'un beau noir, profond comme du velours, adouci par des zones plus grises. Sous le menton et sur le ventre, elle est blanche. Les yeux, marron, de la taille de ceux d'un bœuf, semblent perdus dans l'énorme tête de l'animal. Son évent forme une bosse ressemblant à un volcan et lui permet, quand elle veut respirer, de faire surface dans d'étroites fissures de glace. Elle est tellement sensible au toucher qu'un simple oiseau se posant sur son dos tandis qu'elle dort la réveillera en sursaut.

On imagine donc la douleur qu'elle doit ressentir sous les coups de harpon. (En 1856, un harponneur qui servait sur le *Truelove* raconta qu'une baleine qu'il avait touchée avait plongé avec une telle fureur qu'elle avait tiré 1 200 mètres de ligne en trois minutes et demie avant de s'écraser au fond de l'océan, se brisant l'échine et enterrant sa tête sur une profondeur de 2,5 mètres dans la boue noire.)

Sa force est prodigieuse. Une baleine boréale harponnée dans la mer du Groenland a tiré 10 400 mètres (3,5 tonnes) de ligne, rompant deux filins de chanvre de cinq centimètres de diamètre (l'un de 1 500 mètres et l'autre de 3 300 mètres) et entraînant par le fond une baleinière de 8,5 mètres avant d'être capturée. Le 27 mai 1817, 30 heures après avoir été harponnée, une autre baleine du Groenland remorquait toujours un bateau entièrement gréé à une vitesse de deux nœuds, par "une brise modérément fraîche".

Rien n'arrêtait les pêcheurs de la baleine du Groenland. Un mois avant d'entrer dans le détroit de Lancaster en 1823, le *Cumbrian* tua une énorme baleine femelle de 18 mètres dans le détroit de Davis. Les hommes d'équipage la découvrirent endormie dans une glace peu épaisse. Réveillée par leur arrivée, elle fit lentement le tour du bâtiment puis vint très calmement appuyer sa tête contre la proue et commença à repousser le bateau. Elle le poussa pendant deux minutes avant que l'équipage, médusé, ne réagisse en s'armant de harpons. Cet incident troubla les hommes. Ils n'aimaient pas ces événements inquiétants qui venaient déranger leur travail.

À l'endroit précis où ils mouillaient dans le détroit de Davis, au large de la côte ouest du Groenland, un curieux sifflement se faisait parfois entendre par temps calme, une note aiguë qui devenait plus grave en s'éloignant. C'était l'annonce d'un coup de vent de sud-ouest imminent, le vent le plus redoutable dans ce secteur. Plus le sifflement était sonore, plus le vent soufflerait fort. Cette année-là, personne n'entendit de sifflement tandis que le bateau remontait les eaux gelées, mais les marins n'oubliaient pas cette baleine qui les avait poussés, comme pour leur enjoindre de rebrousser chemin.

Beaucoup étaient mal à l'aise à l'idée de chasser la baleine dans l'Arctique, non seulement à cause de la menace que les glaces imprévisibles faisaient peser sur leur vie, mais aussi parce qu'ils avaient

trouvé dans les régions où ils chassaient une beauté beaucoup plus pénétrante et sublime qu'ils ne l'avaient jamais imaginé. C'est ce qu'ils disaient dans leurs journaux de bord. Sous leurs yeux, des glaciers s'effondraient dans la mer d'un vert profond, comme des façades de marbre aussi hautes que les falaises de Douvres. Les vents arrachaient du sommet des icebergs de l'eau fondue qu'ils éparpillaient en un arc-en-ciel de gouttelettes. Il arrivait que des baleines blanches se déplaçant en bande glissent comme des fantômes sous la quille. Des milliers de stariques cristatelles passaient comme un coup de vent dans les gréements du bateau. Des morses aux défenses et aux moustaches luisantes traversaient lentement des baies calmes où l'eau semblait brûler comme du magnésium dans le soleil du soir. Les hommes écrivaient très sincèrement, dans un langage très simple, qu'ils étaient subjugués par la "beauté et la grandeur" de ce pays.

Ce qu'ils voyaient ne s'accordait pas avec la tuerie qu'ils étaient venus perpétrer; mais c'était leur travail, la sécurité de leurs familles, et ils écartaient rapidement leur compassion et leurs regrets. "L'objet de l'aventure, écrivait un capitaine, la valeur de la prise, la joie de la capture ne peuvent être sacrifiés aux sentiments de pitié."

Le 27 juillet, son équipage se lamentant toujours sur les journées perdues dans le détroit de Lancaster, le *Cumbrian* faisait voile vers le sud le long des glaces épaisses de la côte est de l'île Bylot et croisait les lugubres témoignages des succès des autres bateaux. "Ici et là, peut-on lire dans le livre de bord, accrochées aux côtes glacées, on voyait des centaines de carcasses de baleines dépouillées... Sur des milles, l'air était empuanti par ces masses de chair en état de putréfaction. Vers le soir, on en voyait de plus en plus et les effluves qui nous assaillaient devenaient presque intolérables."

Les fulmars boréaux et les goélands bourgmestres tournoyaient en criant au-dessus des carcasses. C'était le carnage de l'abondance.

CETTE année-là, à l'extrémité sud-est de l'île Bylot, les Esquimaux tununirmiuts avaient établi un camp de chasse au narval. Ils commerçaient sans cérémonie avec les baleiniers britanniques qu'ils appelaient *upirnaaggiit*, "les hommes du printemps", leur offrant des peaux d'ours

polaires, des peaux et des défenses de morses, des sacs en peau de phoque pour des casseroles, des aiguilles, des couteaux d'acier ainsi que bien d'autres objets aussi utiles que décoratifs. Dans les années suivantes, ce commerce deviendrait une manne pour les propriétaires de bateaux : il serait une nécessité quand la chasse à la baleine ne paierait plus. Les capitaines des bateaux, pour joindre les deux bouts, se tourneraient vers les fourrures, les peaux, l'ivoire et la capture d'animaux pour les zoos. Mais pour les Esquimaux, l'heure de l'exploitation et de la transformation sociale n'était pas encore venue. Pour le moment, les Tununirmiuts restaient des chasseurs aborigènes, et leurs habitudes de vie n'avaient guère été modifiées par l'introduction de produits manufacturés. Ils se déplaçaient en nomades sur les eaux gelées et sur les terres, suivant les animaux qu'ils recherchaient pour se nourrir, pour se vêtir et pour fabriquer outils et ustensiles.

Si on devait résumer ces premiers rapports commerciaux, on dirait que les Esquimaux essayaient de s'adapter – avec de grandes précautions et de façon limitée – à une culture étrangère qui pouvait leur fournir facilement, en peu de temps et en quantité impressionnante, de la viande de baleine, ainsi que bon nombre d'objets très utiles, tels que des tissus et des scies. Les Européens, qui pensaient essentiellement à eux-mêmes, appréciaient les aspects primitifs et exotiques de ces rencontres. Ils recherchaient les souvenirs et les contacts sexuels avec les femmes, et espéraient tirer des profits commerciaux de leurs achats. En ces purs après-midi d'été dans la baie de Pond, les jeunes femmes esquimaudes, revenant des baleiniers, racontaient à leurs maris que les hommes blancs vivaient dans des hamacs superposés comme les *appaliarsuit* – les mergules nains, au flanc des falaises. Le mari essayait ses doigts pleins de graisse de phoque sur une aile de perdrix des neiges et attendait de savoir si, peut-être, son épouse lui avait rapporté du tabac. Les Esquimaux attachaient une grande valeur au simple fait que leur peuple avait su survivre depuis si longtemps. Ils n'étaient pas aussi subjugués par ces étrangers et leurs bateaux que les Européens aimaient à le croire.

La supériorité que les baleiniers s'arrogeaient sur les Esquimaux n'était qu'apparence et présomption. Les Européens méprisaient la conception du monde des Esquimaux. Les Esquimaux pouvaient fabriquer les objets d'ivoire les plus astucieux et les vêtements les

plus imperméables, les marins considéraient que les techniques des indigènes étaient primitives et rudimentaires par rapport aux leurs. Un officier de l'époque écrivait que l'Esquimau était "un être diminué dans sa forme, son intellect et ses passions". On considérait qu'on pouvait sans danger abuser d'eux – gentiment bien sûr! – et qu'on pouvait les châtier comme des enfants. On ne les prenait pas au sérieux. Les Européens les appelaient "yaks".

Quant aux Esquimaux, ils pensaient que les chasseurs de baleines se conduisaient de façon bien étrange puisqu'ils n'utilisaient ni les talents, ni la compagnie des femmes. Ils appréciaient les "objets et instruments utiles et pratiques" que fabriquaient les Européens, mais riaient de leur incapacité à se vêtir, à se nourrir et à se protéger convenablement. Ils regardaient les baleiniers avec un mélange d'*ilira* et de *kappia*, les mêmes émotions que ressent un visiteur du village moderne de Pond Inlet aujourd'hui. *Ilira*, c'est l'effroi mêlé d'admiration; *kappia* c'est la peur face à une violence imprévisible. Regarder un ours polaire: *ilira*. Devoir traverser une zone de glace trop fine: *kappia*.

L'été 1832, après seulement quelques années de commerce dans la région, les baleiniers commencèrent déjà à trouver des villages silencieux, des lieux où tout le monde avait succombé pendant l'hiver à des maladies importées, comme la diphtérie ou la variole. Ils comprirent alors que l'Arctique, apparemment immuable, pouvait se transformer. Et la connaissance étendue et particulière que les Esquimaux avaient mis des centaines d'années à acquérir à force d'interroger patiemment le pays commençait à leur échapper.

LOIN au nord-est de la baie de Pond, sur la côte groenlandaise, à l'ouest du cap York, on découvrait un phénomène remarquable que les baleiniers de l'époque appelaient Crimson Cliffs – les falaises cramoisies – une formation de neige dont on expliquait indifféremment la couleur rouge par la présence de champignons ou par les déjections des guillemots se nourrissant de crevettes\*. À l'est de ces falaises, en un lieu inconnu que

---

\* La couleur provient en fait du pigment rouge sang d'une algue d'eau douce microscopique, *Protococcus nivalis*, qui prolifère dans la neige.

les Esquimaux appelaient Savissivik, se trouvait un champ de météorites dont les Britanniques entendirent parler pour la première fois en 1818. (Les Esquimaux polaires y prélevaient des morceaux de ferronickel pour fabriquer des pointes de harpon ou des lames de couteau, et pour les échanger avec d'autres Esquimaux. Ils n'avaient qu'un seul mot, *savik*, pour dire "couteau" et "fer".) En 1823, même les officiers de la flotte baleinière britannique ignoraient où se trouvaient les météorites. Ils n'auraient pas su dire non plus si le Groenland était vraiment une île. À l'époque, personne ne s'était approché du pôle Nord à moins de 800 kilomètres. Pour eux, le pôle était toujours ce que Henry Hudson avait cru trouver quand il partit en 1607, un gros rocher de basalte noir posé au milieu d'une mer calme et chaude. Ils ne savaient pas que les baleines du Groenland "chantaient" comme les baleines à bosse qu'ils avaient entendues dans l'Atlantique Nord alors qu'ils venaient pêcher dans l'Arctique. Ils ignoraient tout de l'existence du requin du Groenland, "une brute malsaine et léthargique" qui incita les Danois à construire la première pêcherie commerciale du Groenland pour exploiter l'huile que l'on extrayait de son foie. On ne soupçonnait pas qu'il eût existé dans l'Arctique une culture antérieure à celle des Esquimaux, alors même que l'on faisait le trafic d'objets qui en provenaient.

En 1823, l'Arctique nord-américain était encore aussi lointain qu'une légende, habité par des animaux étonnants et des hommes tels que l'on n'en avait jamais vu. C'était le dernier écosystème complexe qu'il restait à découvrir sur la planète. Un paysage peuplé d'événements surnaturels, où la lumière dispense sa grâce bienfaisante et où l'obscurité lancinante conduit à la folie, où le froid gèle le vinaigre, fait éclater tout ce qu'il pénètre, y compris les pierres. Un territoire dont personne n'avait tracé la carte, que personne n'avait revendiqué, et où les Européens périssaient misérablement depuis l'époque des Vikings – gangrenés par la morsure du froid, empoisonnés par le foie d'ours polaire, pourrissants à cause du scorbut, morts de froid sur la glace à côté de l'épave d'un bateau brûlée pour en tirer jusqu'à la dernière étincelle de chaleur...

Cet arrière-plan macabre tempérait quelque peu la confiance et l'élan des baleiniers de la baie de Pond, qui craignaient aussi que leur propre ignorance du lieu, l'ignorance de ceux-là mêmes d'entre eux

qui ont laissé des notes très savantes sur la biologie des baleines et les couleurs du plancton dans le courant, ne fût insondable. Cependant, ni la peur, ni l'ignorance ne les détournèrent. Pour le moment, leurs vaisseaux étaient "aussi sûrs qu'un canot de sauvetage et aussi étanches qu'une bouteille". Dans deux mois, ils seraient rentrés chez eux, riches de la paie d'une année et rapportant peut-être des pantalons en peau d'ours polaire pour parader, ou un couteau à lame de silex pour leur fils, et des histoires pour fasciner les voisins, des histoires à vous couper le souffle : celle de pêcheurs sauvés de la noyade, ou celle des 6 000 œufs d'eiders ramassés sur la grève en une seule matinée, ou celle encore de moments de plaisir avec une femme esquimaude.

On conçoit aisément la façon dont ils ressentaient cette folle aventure si on les imagine par un de ces après-midi de juillet au large de la baie de Pond. Un dimanche, parce que les capitaines, bons chrétiens, n'autorisaient pas la pêche ce jour-là. Ils se reposent sur le pont inondé de soleil et comparent leurs souvenirs de l'Arctique, l'étonnant crâne d'un bœuf musqué avec l'épaisse saillie osseuse où s'insèrent les cornes, et les orbites protubérantes – "une sorte de bétail arctique", avaient-ils cru comprendre d'après les explications des Esquimaux, qui vivait très loin au nord-ouest – ; ou un morceau de cote de mailles qui prouvait, selon certains, que les explorateurs vikings étaient allés bien au-delà des villages du Groenland vers le nord, des centaines d'années auparavant ; ou un petit visage humain tordu par l'angoisse, sculpté dans l'ivoire, vestige de la culture disparue du Dorset. Ils ressentaient une tension entre la qualité inhabituelle de ces objets et la routine de leur propre vie quotidienne – le pont usé sur lequel ils étaient assis ou les gréements compliqués mais familiers des voiles et des espars au-dessus de leurs têtes.

Il est possible qu'un d'entre eux ait aperçu une fois un ours polaire, loin de la rive, pendant un orage, fendant les flots sombres à coups mesurés, et ce souvenir introduisait encore une autre tension particulière dans ce lieu, la tension existant entre la beauté et la violence. Peut-être parlaient-ils des Esquimaux, s'étonnant qu'ils parvinssent à survivre ici, qu'ils fussent aussi énergiques et amicaux ; ils les agaçaient aussi avec leurs habitudes primitives, les mères essuyant les fesses des petits enfants avec leurs cheveux, les hommes pinçant le cœur des oiseaux qu'ils venaient de prendre au piège pour les tuer sans abîmer leurs plumes.

Dans leur quartier, les officiers du bord pouvaient lire *Account of the Arctic Regions*, de William Scoresby, ou le récit de ses découvertes que William Parry venait de publier. Il avait en effet ouvert la route des eaux de l'Ouest en 1818, avec John Ross. Ils admiraient Parry mais considéraient malgré tout que, dans leur ensemble, ces expéditions, avec leurs bateaux renforcés pour fendre la glace, leurs équipages sans expérience et commandés par des officiers qui voulaient conquérir "une gloire immortelle", n'étaient que des manœuvres de prestige de la classe politique, qui n'avaient que peu de valeur pratique, voire pas du tout.

Les hommes et les officiers rêvaient davantage au lard de baleine et aux fanons qui s'entassaient dans la cale car là se trouvait la véritable richesse. Ces deux parties d'une même baleine se vendraient, sur les quais de Hull, dix ou quinze fois ce qu'un homme pouvait espérer gagner en une année de travail à terre.

Les hommes qui se réchauffaient au soleil le jour de leur congé hebdomadaire n'avaient vraisemblablement aucune idée de l'effet dévastateur que leur mode de vie aurait sur les Esquimaux et sur les baleines boréales. Ils ne pensaient qu'à leur chance, et ils regrettaient leur foyer.

L'HISTORIEN canadien W. Gillies Ross évalue à 38 000 le nombre de baleines du Groenland tuées dans les zones de pêche du détroit de Davis, essentiellement par la flotte britannique. On estime aujourd'hui qu'il en reste 200. On ne connaît pas les chiffres concernant les hommes de la région qui succombèrent à la diphtérie, à la variole, à la tuberculose, à la poliomyélite et à d'autres maladies importées, mais certains historiens suggèrent qu'il n'est pas déraisonnable de considérer que la population indigène de l'Amérique du Nord s'en trouva réduite de 90%. De nos jours, les Esquimaux ne se sont pas encore remis de ces pertes\*.

---

\* Le terme "Esquimaux" est un terme générique qui englobe les descendants de la tradition culturelle de Thulé au Canada actuel et les traditions culturelles de Pujuk et de Bimirk dans l'Alaska actuelle. Voir la note 2.



Ce qui est arrivé dans la baie de Pond aux beaux jours de la chasse à la baleine représente en microcosme l'irruption massive de la culture occidentale dans l'Arctique. On n'aime pas s'entendre dire que les industries modernes – le pétrole, le gaz et les mines – pourraient bien avoir un avenir aussi désastreusement court que celui de la pêche à la baleine, et qu'elles relèvent d'options tout aussi naïves : notre connaissance de la nature de cette région, 150 ans après sa découverte, reste superficielle et fragmentaire. Cette fois, les éléments de l'écosystème qui courent le plus grand risque ne sont plus les baleines boréales, mais les populations indigènes, atteintes dans la vision cohérente qu'elles se sont donnée de leur monde. Nous n'avons pas de tradition narrative à opposer à la leur, aucune histoire de relations humaines avec ce pays en dehors de la science occidentale et du désir de contrôler et de posséder la région. Notre relation intime avec cette terre manque de profondeur historique et ignore presque totalement ce qui s'y trouve d'obscur et de subtil.

L'idée que nous nous faisons de sa valeur ultime varie considérablement. L'utilisation future de l'Arctique n'est pas envisagée de la même façon par un avocat de Montréal occupé à résoudre les problèmes de revendications territoriales d'un groupe d'Inuits et par un architecte naval qui entreprend en Suède la conception d'un bateau brise-glace capable de suivre la route polaire de Rotterdam à Yokohama. L'histoire de la vie en Arctique – la pollinisation des fleurs par les bourdons, les origines et les pensées du peuple du Dorset, les habitudes du glouton – a une signification pour l'*Inuk* qui remonte ses filets à l'embouchure de la Hayes River, une autre pour le biologiste qui observe une harde de caribous arrêtée par l'oléoduc qui traverse l'Alaska, une autre encore pour le touriste moderne parti en croisière vers le pôle Nord et qui arrose au champagne son déjeuner de caviar.

Que les hommes témoignent d'une telle variété d'opinions et d'intérêts pour un pays naissant n'est pas chose nouvelle. Mais pour nous, ce qui est nouveau, et troublant, c'est que ce pays est en soi si différent que cela change la nature même des considérations auxquelles nous pouvons nous livrer. Dans la zone tempérée, nous avons l'habitude d'intervenir sur des paysages qui s'accommodent facilement d'opinions opposées. La longue saison de croissance des plantes, les températures douces, la

grande variété de la faune et des précipitations moyennes compensent la plupart des abus de l'homme. La nature biologique des écosystèmes arctiques est tout autre. Elle est beaucoup plus vulnérable, sur le plan écologique, si on essaie de "contenter tout le monde". En conséquence, ce qui nous préoccupe dans le Nord est l'impatience avec laquelle on tente maintenant de parvenir à une réconciliation et à un compromis.

Les problèmes théoriques que nous posent ces réalités, le développement industriel et commercial, les propriétés d'une économie qui serait imposée au Nord, plongent leurs racines dans l'étrangeté fondamentale du pays même, dans un fait aussi subtil que notre prédilection d'habitants des zones tempérées pour une certaine durée et une certaine qualité de lumière, ou pour la forme particulière que prend le temps dans un pays tempéré, où le soleil se couche chaque soir d'été, où, au crépuscule, les cigales cèdent la place aux grillons, et où les gens s'assoient sous leurs porches – toutes choses qui ne se produisent jamais dans l'Arctique.

La difficulté que nous éprouvons à évaluer, ou même simplement à discerner, un paysage particulier est liée au chemin que nous devons parcourir, pour y accéder, depuis le paysage ancestral de notre propre culture. En tant que peuples d'une zone tempérée, nous sommes depuis longtemps mal à l'aise dans les déserts et les étendues de toundra et de glaces. Pour nous, ces terres ont toujours été inutiles. Historiquement, nous ne nous sommes jamais préoccupés de ce qui s'y passait ni de ce qui leur arrivait. J'aurais pourtant tendance à penser que leur valeur s'avérera un jour inestimable pour nous. C'est précisément parce que le régime de la lumière et du temps de l'Arctique est tellement différent que ce pays est capable de révéler de façon frappante ce qu'ont de présomptueux nos modes de pensée vis-à-vis des milieux naturels en général. Ses rythmes inusités, par la simple modification fondamentale de la longueur du jour, soulignent l'impétuosité étroite des horaires occidentaux. Le gel périodique de l'océan glacial Arctique oppose encore un obstacle insurmontable à la régularité des liaisons par bateau. Pour certains, cette terre est si peu coopérative, et d'une façon tellement étrange, qu'elle en devient irritante.

Pour concevoir un projet intelligent guidant les activités humaines dans l'Arctique, il nous faut acquérir une compréhension plus

particulière du pays dans sa substance, non pas une connaissance mathématique plus fine, mais une compréhension plus profonde de sa nature, comme s'il constituait déjà en lui-même un autre type de civilisation avec lequel nous devrions arriver à un accord. Je vous entraînerai donc à nouveau vers les dimensions concrètes du pays et vers ce qu'elles résument. Marcher dans la toundra, regarder le vent agiter les feuilles d'un saule ou d'un bouleau nain, entendre le claquement des sabots des caribous pendant leur migration. Imaginez que vous collez votre oreille contre le manche d'une pagaie de kayak dans la mer de Beaufort et que vous entendez les longs cris frémissants, les trémolos d'un phoque barbu, ou que vous tâtez du doigt le tranchant d'un outil d'obsidienne esquimau affûté comme un scalpel.

Un hiver, je me trouvais sur la mer gelée au nord de l'île Melville avec une équipe de forage. Je vis alors un phoque faire surface au moment le plus inattendu de la journée dans le trou d'eau situé directement en dessous de la plate-forme de forage et par où le trépan descend jusqu'au fond de l'océan. Le phoque et moi nous regardions dans le silence le plus profond, moi figé dans ma parka, le phoque dans l'eau immobile, ses yeux brun foncé luisant dans sa tête grise, pareille à celle d'un chat. C'était la curiosité qui le faisait me regarder. Mais moi, c'était l'émerveillement qui me retenait : là, j'étais au bout du monde ! Un mouvement de tête fit glisser ma capuche et le phoque disparut dans une explosion d'eau. Ses yeux étaient énormes. Je m'approchai du bord du trou et regardai le sombre océan. L'apparition du phoque ne m'aurait pas davantage surpris s'il était tombé du ciel dans les sphères de lumière qui cernaient la plate-forme de forage et le campement.

Contempler ce que font les gens là-bas mais ignorer l'univers du phoque, se soucier de la quête de l'homme et de sa situation critique mais ne pas connaître le pays, ne pas l'écouter, me semble funeste. Sans doute pas pour demain ou l'an prochain, mais funeste pour la suite de notre évolution, et je m'interroge sur les considérations qui nous ont conduits au point où nous sommes.

Au cœur de ce récit, trois thèmes se font écho : quelle est l'influence du paysage arctique sur l'imagination humaine, comment le désir d'utiliser ce paysage modèle-t-il la façon dont nous l'évaluons, et enfin, qu'advient-il de notre sens de la richesse quand nous sommes

confrontés à un paysage inconnu? Que signifie devenir riche? Est-ce vivre des aventures sanglantes et faire fortune – c'est-à-dire ce qui amena les baleiniers et d'autres entrepreneurs dans le Nord? Ou bien est-ce plutôt avoir une bonne vie de famille et être habité par une connaissance profonde et intime de son pays? (Telle est la définition de la richesse que les Tununirmiuts ont exposée aux baleiniers de la baie de Pond.) Est-ce conserver notre capacité de respect et d'émerveillement, continuer à rechercher ce qui est authentique? Est-ce vivre moralement en paix avec l'univers?

Il est évidemment impossible de répondre à cette question, mais en apprenant à connaître un lieu où les éléments courants de la vie sont appréhendés différemment, on a l'avantage de les observer d'un autre point de vue. Grâce à ce déplacement, il est possible d'imaginer d'un oeil neuf le moyen d'atteindre une sécurité durable de l'âme et du cœur, et de s'intégrer au courant du temps que nous appelons l'Histoire, la nôtre et celle du monde.

Ce rêve, développé dans les chapitres à venir, est commun aux gens ordinaires et aux grands hommes.

Retrouvez l'ensemble  
de nos publications sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

Éditions Gallmeister  
14, rue du Regard  
75006 Paris

*Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication*